Michel-Yves PERRIN, *Civitas confusionis. De la participation des fidèles aux controverses doctrinales dans l'Antiquité tardive (début du III^e siècle – c. 430)*

Paris, Nuvis, 2017

Sylvain Destephen

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rhr/9609>

DOI : 10.4000/rhr.9609

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 194-197

ISBN : 978-2-200-93230-5

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Sylvain Destephen, « Michel-Yves PERRIN, *Civitas confusionis. De la participation des fidèles aux controverses doctrinales dans l'Antiquité tardive (début du III^e siècle – c. 430)* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2021, consulté le 06 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/9609> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.9609>

Ce document a été généré automatiquement le 6 janvier 2022.

Tous droits réservés

Michel-Yves PERRIN, Civitas confusionis. De la participation des fidèles aux controverses doctrinales dans l'Antiquité tardive (début du III^e siècle – c. 430)

Paris, Nuvis, 2017

Sylvain Destephen

RÉFÉRENCE

Michel-Yves PERRIN, Civitas confusionis. *De la participation des fidèles aux controverses doctrinales dans l'Antiquité tardive (début du III^e siècle – c. 430)*, Paris, Nuvis, 2017, 24 cm, 405 p., 27 €, ISBN 978-2-36367-032-8.

- 1 Le présent livre est le fruit d'un long travail de réflexion, de recherche et de rédaction accompli pendant plus d'une décennie par un A. qui, depuis de nombreuses années, se distingue dans le firmament européen des *studiosi* de l'Antiquité tardive par l'étendue de son érudition. À l'heure de la bibliométrie de masse, du productivisme universitaire, des acrobaties financières, de la gestion d'équipe et de la performance administrative, cette érudition bienvenue, soubassement nécessaire à toute recherche sérieuse, utile et durable, nous relie à l'époque glorieuse des débats érudits entre théologiens, historiens et philologues. En effet, sans tout de suite dévoiler le propos, les enjeux, les articulations et les résultats de cette recherche foisonnante et passionnante, la profondeur des connaissances de l'A. lui permet de replacer avec délectation et profit les débats dans toute leur dimension historiographique, passée et présente, sans dérouter ni déconcerter le lecteur attentif. Certes, il est demandé à ce dernier d'avoir à l'esprit le contexte historique des grands débats religieux qui ont traversé, divisé ou

déchiré les communautés chrétiennes pendant environ deux siècles. Les limites chronologiques sont pour partie imposées par les sources existantes : trop peu nombreuses avant le début du III^e siècle et trop abondantes dès les prodromes du concile d'Éphèse malgré la disparition d'Augustin (p. 58, 66, 138). Il n'est pas question de suivre le fil ni même de reconstituer la trame des controverses christologiques et trinitaires qui ont ébranlé une chrétienté croissante, bientôt triomphante. L'intérêt est plutôt d'amener le lecteur à saisir les modalités de ces débats à la lumière des textes grecs et latins conservés, abondamment cités et retraduits dans tout le livre afin de lui permettre de se confronter aux sources, avec l'aide indispensable d'une littérature savante qui remonte à Érasme. Au détour d'une page, en amont d'un chapitre, en aval d'une démonstration, dans le souffle d'une longue introduction en forme de prologue circonstancié, dans l'épaisseur de l'une des 993 notes ciselées élevées au rang d'un authentique « art » (cf. p. 12), le lecteur croise les grands esprits de l'Humanisme renaissant et des réformes protestantes, de l'âge classique du catholicisme tridentin, du siècle des Lumières, du luthéranisme moderne et contemporain, de l'Église catholique née des débats de Vatican II.

- 2 Placé sous l'égide des Anciens et des Modernes, appuyé sur leurs travaux sans se laisser engoutir ni impressionner par eux, l'A. constate la place étonnante et le caractère presque identitaire des controverses dogmatiques parmi les chrétiens dans l'Antiquité tardive. Pour les expliquer, il tourne le dos aux figures et aux instances dominantes, au sein de la documentation conservée, que sont les évêques, les empereurs et les conciles auxquels les premiers assistent sur l'injonction des seconds (p. 41, cf. p. 292). Né d'un choix a priori étonnant, mais dont la pertinence se dévoile et se renforce au fil des pages, le livre ne constitue pas davantage une étude de la doctrine chrétienne et de ses théologiens célèbres, ni une collection des hérauts de l'Église, encore moins une chronique des héros de l'histoire sainte. À la suite des travaux de Timothy Gregory et de Richard Lim, l'A. se propose de découvrir et, si possible, de mesurer la dimension populaire des discussions doctrinales considérées comme un « phénomène de masse » (p. 47, cf. p. 294 et 296), car des laïcs trouvaient là l'occasion d'apprendre, d'opiner, de débattre, de réfuter et même de théologiser. L'implication des « simples » fidèles dans les débats dogmatiques et les manifestations de leur position doctrinale ne peuvent se limiter à des attroupements anonymes qui dégénèrent en explosions de violence collective et aveugle, même si ces dernières ont beaucoup retenu l'attention des historiens contemporains, sans doute un peu trop (cf. p. 265), par exemple dans le livre de Michael Gaddis, *There Is No Crime for Those Who Have Christ* (voir à ce propos notre compte rendu plutôt mitigé dans la revue *Antiquité Tardive*, 16, 2008, p. 366-367).
- 3 La matière du livre, ou plutôt son argumentation, se divise en trois chapitres de taille dissemblable. Le premier porte sur la formation dogmatique, rudimentaire mais déterminante pour le propos de la démonstration, que reçoivent les chrétiens durant leur préparation au baptême, même si, en Orient comme en Occident, ce sacrement est conféré sur le tard ou à l'âge adulte pour nombre de chrétiens durant la période étudiée. L'identité doctrinale des chrétiens se définit, de manière positive, par leur attachement à un noyau de croyances fondamentales intangibles et, de manière négative, par leur opposition aux adeptes d'autres religions ou aux chrétiens accusés de déviance sur le plan de la doctrine, de la discipline ou de la morale. Pour cette raison, l'A. prend soin de citer, traduire et commenter nombre d'extraits d'homélies catéchétiques, en particulier de Cyrille de Jérusalem, pour montrer comment cette

éducation religieuse va de pair avec un discours hérésiologique dont les auditeurs, c'est-à-dire les catéchumènes, doivent se saisir comme d'un vade-mecum doctrinal afin de pouvoir démasquer les hérétiques et se retrancher de leur société. Grâce à leur préparation au baptême, a fortiori après avoir été baptisés, les fidèles seraient capables de distinguer le coreligionnaire de l'hérétique, le bon grain de l'ivraie. Il s'agit d'une ambition doctrinale et pastorale recherchée et revendiquée par les catéchètes. L'A. poursuit son étude en concluant que, à partir du IV^e siècle, les membres des communautés chrétiennes seraient ainsi devenus capables de se reconnaître entre eux et d'identifier les congrégations dissidentes (p. 117).

- 4 L'A. est animé du désir de retrouver par-delà les mots des prédicateurs des III^e et surtout IV^e siècles, par essence chrétiens puisque la prédication est fondamentalement absente des cultes traditionnels, les interventions et les réactions orales des fidèles (p. 137, cf. p. 69). Il dédie la deuxième partie de son livre aux arguments déployés et aux techniques usitées par ces orateurs et auteurs chrétiens pour remporter l'adhésion de leur auditoire, amener des égarés à la repentance et des hérétiques à la conversion. Les corpus d'homélies conservés ou retrouvés, en particulier les vingt-neuf homélies d'Origène sur les Psaumes découvertes en 2012 dans le *codex Monacensis* 314, servent à illustrer la dimension volontiers polémique de la littérature homilétique, du moins une partie d'elle. Au détour d'un sermon, d'un paragraphe, d'une phrase ou d'une formule, on découvre une réaction ou une interrogation, parfois une interpellation ou une intervention de fidèles réunis autour du prédicateur, de fidèles capables d'exprimer une opinion ou plutôt susceptibles d'amener l'orateur à s'adapter à son auditoire (p. 170, 180, 184 *inter alia*). L'A. reconnaît toutefois qu'il est matériellement impossible de « recapturer – un joli néologisme qu'il affectionne – la parole vive dans l'instant même de son jaillissement » (p. 149). De plus, bien des homélies conservées, en particulier celles de Jean Chrysostome, ont une portée morale davantage que doctrinale. Le déséquilibre dans la composition et le contenu de la documentation amène l'A. à privilégier le témoignage d'Augustin en raison du nombre exceptionnel de sermons conservés et de la propension de l'évêque d'Hippone à pourfendre par le verbe ses adversaires doctrinaux, qu'ils soient ariens, manichéens, donatistes ou pélagiens. Augustin partage avec d'autres rhétoriciens ecclésiastiques, comme Grégoire de Nazianze ou Grégoire de Nysse, cette caractéristique de posséder à fond l'art de la parole au point d'être capable d'expliquer des points de doctrine à un auditoire bigarré, preuve que ce dernier aurait été capable non seulement d'entendre mais de comprendre le contenu doctrinal de sermons prononcés *ex cathedra* ou de disputes organisées dans l'espace public.
- 5 Après la formation dogmatique et hérésiologique des fidèles par la catéchèse et leur adhésion grâce à un discours adapté à leurs attentes, la troisième et dernière partie du livre aborde plus directement les formes de participation des laïcs aux débats doctrinaux. Avec une connaissance remarquable des textes, l'A. se lance à la recherche de détails, d'allusions, d'anecdotes qui constitueraient autant d'exemples du rôle actif des fidèles dans des controverses. Par conséquent, celles-ci ne seraient pas l'apanage de clercs et, bientôt, de moines lettrés (cf. p. 232), mais relèveraient aussi des discussions participatives, presque des débats collectifs nullement confisqués par quelques aristocrates du savoir aux dépens du grand nombre figé dans l'ignorance. À partir entre autres des œuvres d'Augustin et de Jérôme, des Pères cappadociens et des trois historiens synoptiques de l'histoire ecclésiastique que sont Socrate, Sozomène et

Théodoret de Cyr, l'A. tend à montrer que « la compétence doctrinale ne se trouve pas forcément dans les rangs du clergé » (p. 236, cf. p. 190 et 232). Des notables chrétiens, curiales ou courtisans, sénateurs ou serviteurs de l'État, forts de leur statut privilégié et de leur éducation séculière et religieuse, n'hésitent d'ailleurs pas à descendre dans l'arène des controverses au nom de leurs convictions. À mesure qu'on baisse dans l'échelle sociale, les témoignages sont plus rares, plus incertains, les humbles se trouvant relégués et rassemblés par les auteurs anciens dans un anonymat collectif souvent dépréciatif et simpliste. Force est de constater que « toutes ces évocations restent très allusives » (p. 267). Au terme de cette partie pleine de références, de citations et de découvertes, l'A. reconnaît que, par sa parole, sa position et son exemple, l'évêque demeure durant l'Antiquité tardive la figure par excellence d'autorité et de persuasion susceptible de rallier des fidèles et les transformer en partisans. Faut-il néanmoins en supposer (p. 283) qu'en matière de foi chacun était libre d'exercer sa raison, c'est-à-dire son libre arbitre ? La question méritait assurément d'être posée.

- 6 En guise d'ultime présent, le livre offre à ses lecteurs les plus consciencieux ou les plus exigeants une belle bibliographie des sources anciennes, parmi lesquelles une place d'honneur est accordée aux écrits nombreux d'Augustin, et même la littérature hagiographique est prise en compte (voir par exemple sa mise à contribution aux p. 206 et suivantes). Le livre déploie ensuite, sur près de quatre-vingts pages, une somptueuse bibliographie de travaux modernes qui, selon notre décompte, atteint le chiffre impressionnant, voire intimidant, de 1216 références, en fait 1215 pour être exact dans la mesure où, pour une raison inconnue, un livre de Peter Brown, *Power and Persuasion in Late Antiquity*, est cité deux fois, en version originale anglaise puis en traduction française. Cette liste traduit l'incroyable et admirable travail de recherche, de dépouillement et de lecture accompli par l'A. avec une curiosité intellectuelle, une rigueur méthodique, une gourmandise livresque et une fine polyglossie qui forcent le respect et l'admiration. D'évidence, ce livre est appelé à susciter des débats enthousiastes et des controverses passionnées parmi les *litterati* et les *idiotae* de l'Antiquité tardive et, plus largement, de l'histoire intellectuelle et sociale du christianisme entendu comme un facteur déterminant de démocratisation de la culture.

AUTEURS

SYLVAIN DESTEPHEN

Université Paris Nanterre.